

Il était
une fois

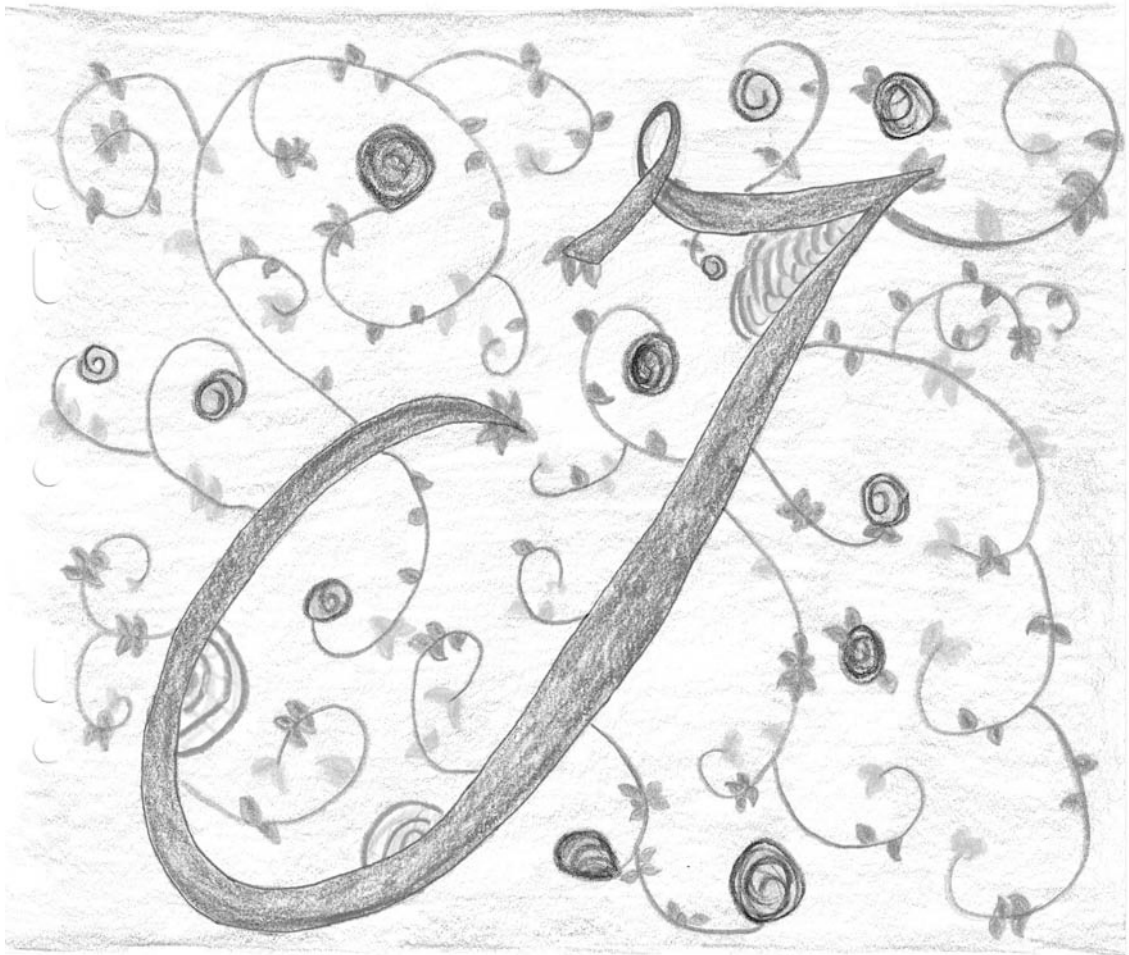
en Alsace...



ÉCOLE ALSACIENNE 2007

*Ce livret a été réalisé par les élèves de la classe de 6e4 sous la direction de
Martine Fayet et de Pascale Duault.*

Il était une fois en Alsace...





Antonin Ramon

Marc Lin

Edwige Cyffers

Violaine Jacques

Naomi Rieu-Helft

Carla Boglioli

Louise de Saint Jacob

Nicolas Falconnat

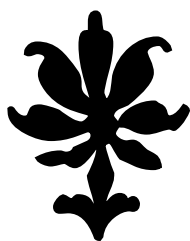
Anna Bruckner

Axelle Ponsonnet

Victor de Halleux

James Pooler

Il était une
fois
en Alsace...



L'Alsace, terre d'inspiration...

En parcourant les routes alsaciennes, des élèves de Sixième 4 ont imaginé des histoires merveilleuses, qui ne sont pas prêtes d'arriver... quoique... Si un jour, vous êtes amené à vous promener sur l'un des chemins de ronde du haut Koenisbourg, si vous buvez de l'eau à la source Sainte Odile, si vous vous perdez sur les sentiers forestiers embrumés ce matin-là qui montent au monastère d'Obernai, alors peut-être vous vous souviendrez que l'Imagination au pouvoir fait naître de belles histoires à dormir debout sur notre planète Terre et à s'échapper dans un ailleurs toujours plein de douceur et de terreur ! Mais rassurez-vous tout, comme dans les contes de notre enfance, se termine en beauté en Alsace... Il était une fois...

L'abominable sorcière du Mont Sainte Odile

Antonin Ramon

p. 9

La belle du Haut Koenigsbourg

Violaine Jacques

p. 14

Le jeune marchand devenu comte d'Alsace

Marc Lin

p. 18

Les Pferdwiwele et les Pfermannele

Edwige Cyffers

p. 22

Le dragon du Mont Sainte Odile

Carla Boglioli

p. 24

L'oiseau noir et l'oiseau blanc

Louise de Saint Jacob

p. 27

Le périple du prince Jordan

Naomi Rieu-Helft

p. 30

La pauvre famille Kaiserhorn

Anna Bruckner

p. 32

*Avec les dessins de Nicolas Falconnat, Axelle Ponsonnet,
Victor de Halleux, James Pooler et des auteurs eux-mêmes.*

L'abominable sorcière du Mont Sainte Odile

Antonin Ramon

Au XIII ème siècle, dans un village de Bourgogne nommé Châtillon-sur-Seine, vivait dans une petite maisonnette aux briques rouges, un jeune orphelin de l'âge de quinze ans qui s'appelait Eugène. Il était beau, grand et blond. Il était fils unique et ses parents étaient morts dans une embuscade tirée par des brigands sur la route de Paris. Il avait alors onze ans. Depuis, pour gagner sa vie, il était bûcheron.

Un beau jour de printemps, un beau chat noir vint se glisser par la fenêtre. Quand Eugène le vit, il lui demanda, « Que fais-tu ici, joli chat ? » Le joli chat miaula et lui répondit : « Je viens t'annoncer que le peuple alsacien a besoin de toi. — Pourquoi ? » dit Eugène, surpris. — Une abominable sorcière a pris le monastère du Mont Sainte Odile, en a fait son repère et a fait apparaître une armée de gnomes tueurs qui terrorisent la région et pillent les villages des alentours. Il faut tuer la sorcière pour les faire disparaître. — Pourquoi moi ? dit Eugène. Le chat répondit : — Les esprits de la forêt qui sont mes amis m'ont dit que c'était toi qui devais tuer la sorcière. — Mais comment ? demanda Eugène. — Je ne sais pas, débrouille toi, » dit le chat et il disparut.

Eugène prépara ses bagages et partit pour la lointaine Alsace. Sur le chemin, il traversa forêts et rivières. Arrivé à Chaumont, dans les Ardennes, Eugène trouva que tout était étrange car personne ne parlait. Il demanda à une femme ce qui se passait. La femme le tira à l'écart dans sa maison et lui dit tout bas : « La sorcière alsacienne est venue jusqu'ici

pour s'amuser avec les habitants. Elle leur a dit que si une seule personne parlait, elle la transformerait en ver de terre. Elle a même envoyé une brigade de gnomes qui logent dans une caserne dans le centre ville pour nous surveiller. » Eugène entendant cela, demanda à la femme si elle avait une épée. Elle lui répondit que oui. Eugène prit cette épée, courut vers la caserne des gnomes puis y entra. Les gnomes, surpris, n'eurent même pas le temps de prendre leurs armes. Eugène se rua sur eux et les tua tous ! Il revint après avoir tué tous les gnomes. Les villageois le considèrent comme un héros. Ils l'invitèrent à dîner et lui offrirent l'hospitalité. Le lendemain matin, il reprit son chemin et six jours plus tard, il était au pied des Vosges.

A Saint Dié en Lorraine, un vieux monsieur lui demanda pourquoi il voulait aller dans les Vosges. Quand Eugène répondit qu'il allait tuer l'abominable sorcière, le villageois lui expliqua que les gnomes posaient des pièges partout dans la forêt et surveillaient sans cesse les alentours du monastère. Il lui dit aussi de ne passer la nuit ni à Obernai ni à Saint Nabor et surtout de ne pas demander l'hospitalité au centre Saint Jacques du Mont Sainte Odile. Eugène commença à grimper dans les Vosges. Soudain, un lutin surgit de derrière un rocher et hurla : « Que fais-tu sur mon territoire ? — Je vais au Mont Sainte Odile pour tuer la sorcière, répondit Eugène. — Au Mont Sainte Odile ??? Tu es Eugène alors ? demanda le lutin. — Comment connaissez-vous mon nom ? dit Eugène surpris. — Le chat noir m'a parlé de toi. — Tu connais le chat noir qui parle ? — Bien sûr, c'est mon ami, répondit le lutin. — M'autorises-tu à partir avec toi ? — Comme tu veux, » dit Eugène. Ils partirent ensemble pour le Mont Sainte Odile.

En chemin, juste avant la forêt, ils rencontrèrent un vieillard allongé par terre. Le lutin demanda au vieillard ce qu'il faisait par terre. Celui-ci lui répondit qu'il n'arrivait pas à se relever depuis qu'il avait trébuché sur un rocher. Eugène aida le vieillard à se remettre debout. Le vieillard le remercia et lui dit « Prends ce miroir et cette épée que je te donne, ces objets te serviront. » Puis le vieillard disparut dans un nuage de fumée. Eugène et le lutin repartirent.

Ils arrivèrent à la forêt du Mont Sainte Odile. L'entrée de la forêt était gardée par cinq gnomes. Tous étaient petits et avaient la peau verte. Un gnome vit le lutin et cria : « A la garde ! » Trois autres gnomes le suivirent et ils se ruèrent sur le lutin. Eugène prit l'épée que le vieillard lui avait donnée et d'un seul coup, il tua les quatre gnomes. Le cinquième gnome qui n'avait pas bougé, sonna un cor. Au même instant, le lutin mort de peur se cacha dans une caverne. Cinquante gnomes surgirent de nulle part et encerclèrent Eugène. Eugène se croyant perdu commença quand même à tuer les gnomes. Mais lorsqu'il tuait un gnome, un autre apparaissait. Dans les airs, un nuage de fumée se forma. Le chat noir, celui qui lui avait demandé de venir tuer la sorcière, apparut. Il jeta un sort aux cinquante gnomes qui d'un seul coup commencèrent à tourbillonner dans les airs puis disparurent. Eugène se retourna pour remercier le chat mais il s'était déjà volatilisé. Le lutin qui avait tout vu, sortit de sa cachette et dit : « Ce chat est vraiment impressionnant ! » Eugène et le lutin continuèrent leur chemin.

Soudain, le lutin tomba dans un trou et dix gnomes accompagnés d'un nain joufflu et couvert de verrues, apparurent d'un seul coup. Le nain jeta un maléfice à Eugène sans qu'il ne puisse réagir. Il se trouva entouré d'un filet et ne pouvait plus bouger. Les dix gnomes jetèrent également un filet sur le lutin. Ils prirent Eugène et le lutin sur leur dos. Le nain ordonna qu'on ramenât les prisonniers auprès du chef des gnomes qui se nommait : Lordgnome. Lordgnome était grand, très laid ; il avait le nez aplati et ses narines étaient comme deux trous au milieu du visage. Il portait toujours un grand manteau noir à grand col qui lui cachait la tête quand il était de dos. Les gnomes, le nain et leurs prisonniers prirent le chemin du centre Saint Jacques, qui était les écuries des gnomes car ceux-ci voyageaient à dos de griffons. Le groupe s'empara de deux d'entre eux et fut escorté jusqu'au château Anne-Louis de Hell à Obernai. Il arriva au château.

Les gnomes, le nain et leurs prisonniers entrèrent dans les appartements de Lordgnome. Celui-ci était assis de dos dans un fauteuil. Il ordonna aux gnomes de se retirer et au nain de rester. « C'est toi qui les as emprisonnés, Resbis ? demanda Lordgnome de sa voix aigüe au nain.

— Oui et non, répondit Resbis, le lutin était pris au piège et j'ai emprisonné le garçon. — Parfait, » dit Lordgnome. Ce dernier demanda aux prisonniers et au nain de le suivre dans la cour du château. Quant il leur dit qu'on allait leur couper la tête, Eugène se délivra lui-même, saisit son épée que le nain tenait dans ses mains et coupa la tête du nain. Lordgnome cria « A l'aide! » Cent gnomes arrivèrent alors. Eugène commença à les tuer. Pendant ce temps là, Lordgnome prit un griffon et fuit vers le monastère qui était le repère de la sorcière. Eugène et le lutin prirent aussi un griffon pour poursuivre Lordgnome. Quand ils furent en pleine forêt, un gnome surgit de sur un arbre, sauta sur le griffon d'Eugène et assomma le lutin. Il prit le lutin avec lui et s'enfuit dans le sous-bois où l'attendaient d'autres gnomes. Eugène les suivit et atterrit dans le groupe de gnomes. Il les assomma tous, délivra le lutin et repartit à pied jusqu'au monastère du Mont Sainte Odile car le griffon avait poursuivi sa route.

Il fit un pas et les esprits de la forêt l'appelèrent : « Eugène ! Le miroir que t'a donné le vieillard que tu as rencontré à la lisière de la forêt est un miroir magique. Il faudra que tu te déguises en marchand de miroirs, que tu montres ce miroir à la sorcière pour qu'elle se regarde dedans et alors elle mourra. Nous te donnons aussi le pouvoir de résister aux maléfices jetés par Lordgnome car il peut te démasquer. — D'accord ! dit Eugène et les voix s'éteignirent. Il reprit sa route vers le monastère du Mont Sainte Odile.

Il arriva en vue du monastère. Il vit un gnome qui gardait l'entrée. Le gnome lui aussi le vit et fuit à toutes jambes vers le chœur d'une chapelle. Eugène entra dans le monastère. Il s'assit sur un banc et admira la plaine d'Alsace. Il entendit soudain des voix et des bruits derrière lui. Il se retourna mais il n'y avait personne. Ce fut le même manège pendant un bon moment. Tout à coup, Lordgnome et son armée surgirent derrière lui. Il entendit une horrible voix et vit une abominable femme pas plus haute que trois pommes avec une verrue sur le nez et le front. C'était l'abominable sorcière du Mont Sainte Odile. Elle dit s'adressant à Lordgnome : « Qui est ce petit homme ? — Aucune idée, répondit Lordgnome. Eugène

dit alors : « Je suis un marchand de miroirs. » A cet instant, on entendit des cris et une jeune fille, accompagnée de trois gnomes sortit d'un bâtiment en hurlant contre les gnomes qui essayaient de la saisir : « Lâchez moi bande de nains de jardin !! » La jeune fille était blonde aux yeux bleus et avait l'âge d'Eugène. Elle regarda Eugène, elle le trouva très beau et tomba immédiatement amoureuse. Eugène tomba aussi amoureux d'elle. Les trois gnomes l'emportèrent dans une des chapelles. La sorcière fit comme si rien ne s'était passé. Elle demanda à Eugène de lui donner le plus beau miroir. Eugène mit le miroir devant ses yeux. Elle se regarda dedans, commença à se toucher la tête et tomba raide morte comme l'avait prédit l'esprit des bois. Au même moment, Eugène enleva ses habits de marchand, sortit le lutin de son sac et Lordgnome le reconnut. Il essaya de lui lancer un maléfice mais la protection de l'esprit des bois l'en empêcha. Il regarda Eugène avec fureur en voyant son armée disparaître puis il disparut lui-même.

Eugène alla libérer la jeune fille. Il l'emmena au centre Saint Jacques, délivra tous les pensionnaires du centre puis les villageois d'Obernai. Il fit de même à Saint Nabor. Tout le monde le considéra comme un héros. Il habita alors dans le village natal de la jeune fille. Ils se marièrent, firent de très jolies noces en présence du chat noir, du lutin, du vieillard et de tous les habitants du village. Ils furent heureux jusqu'à la fin de leur vie et eurent beaucoup d'enfants.

La belle du Haut Koenigsbourg

Violaine Jacques



Il était une fois, au château du Haut Koenigsbourg un roi et une reine qui étaient fort malheureux de ne pas avoir d'enfant. Or, un jour, la reine mit au monde une petite fille qu'ils prénommèrent Catania. Malheureusement, sa mère, la reine, mourut trois jours après la naissance, victime d'une forte fièvre.

Les années s'écoulèrent paisiblement pendant que Catania ne cessait de grandir en beauté. Elle était fine, ses longs cheveux blonds couleur or lui descendaient jusqu'à la taille et ses grands yeux bleu océan faisaient refléter toute la douceur de son cœur qui était d'une gentillesse déconcertante. Catania aimait les choses simples et elle sortait régulièrement faire des balades à cheval, elle ne manquait jamais une occasion pour accompagner son père à la chasse.

Lorsque son père eut décidé qu'elle était suffisamment mature pour accepter le mariage, il dit à sa fille : « Catania, tu es maintenant assez grande pour épouser un homme et il se trouve que tu as déjà l'embarras du choix ; je te donne donc une semaine au cours de laquelle tu devras choisir un mari. Si jamais, dans une semaine tu n'as pas encore choisi, je choisirais ton mari moi-même. » La jeune fille eut beau le supplier de lui laisser un an ou deux avant de se marier, il resta intraitable.

En réalité, Catania aimait secrètement depuis sa tendre enfance Gustave, le fils du meunier, avec qui elle courait les champs de blé de la plaine d'Alsace, durant les chaudes journées d'été. Mais comment le dire à son père, elle était noble et lui simple meunier.

En exposant le dilemme à son compagnon, le brave Gustave se proposa aussitôt d'aller demander sa main à son noble père, le roi. Il revêtit ses plus beaux habits et se présenta à la porte des appartements du roi. Il avait à peine terminé sa demande que le roi éclata de rire. Honteux, le meunier repartit tristement annoncer son échec à sa belle.

Celle-ci accablée de douleur, fondit en larmes et s'enfuit dans la forêt où elle pleura amèrement jusqu'à la tombée de la nuit. Relevant enfin la tête, elle constata que c'était la pleine lune, elle put alors observer autour d'elle ; Catania estima qu'elle était sûrement au cœur de la forêt ; l'endroit dans lequel elle se trouvait ressemblait à une pièce ronde d'environ trois mètres de diamètre, avec au centre une pierre contre laquelle elle s'était adossée pour pleurer. Le tout était baigné par la lumière de la Lune ; la petite clairière était très éclairée car aucun feuillage d'arbre ne s'était installé au dessus, ce lieu était étrangement calme, étrangement silencieux. Elle se calma et comprit aussitôt sa bêtise de s'enfuir. Maintenant, elle était perdue ; elle se remit donc à pleurer et elle n'entendit pas l'approche d'une créature volante.

Lorsqu'elle sentit une chose se poser sur elle, elle leva la tête et vit une petite fée qui la regardait intensément. Catania fit échapper un petit cri de sa belle bouche, ce qui fit sursauter la fée qui s'empressa de se présenter : « N'aie pas peur, je suis la fée Paprifonne, la fée un peu friponne ! »

Catania garda la bouche ouverte tout en observant la petite fée : elle était plutôt rondelette, ses cheveux étaient noirs aux reflets bleus, ils étaient coiffés en chignon, elle portait un chapeau pointu et une longue robe qui étaient de couleur pourpre. Son visage honnête et innocent lui inspira immédiatement confiance.

« Puis-je savoir en quoi tu vas m'être utile ? demanda Catania.

— Je peux exaucer tes vœux, et d'après ce que je viens de voir, tu sembles avoir bien besoin de mon aide, » lui répondit Paprifonne.

— Peux-tu me ramener au château et faire en sorte que mon père accepte que j'épouse Gustave, le fils d'un meunier ? Sinon, repars d'où tu viens.

— Je ne peux peut-être pas faire changer d'avis ton père, mais je peux faire quelque chose de bien plus intéressant... Si tu veux, je peux transformer ton meunier en prince ! Alors, ton père acceptera sûrement. »

Catania s'exclama, ria, chanta, elle allait enfin pouvoir épouser son très cher Gustave !

La petite fée Paprifonne l'appela et lui dit qu'il fallait se mettre en route tout de suite car sinon, son père s'inquiéterait de ne pas la voir dans le château. Elles se mirent donc en route, la petite Paprifonne en tête suivant sa baguette magique qui la guidait à travers les épais feuillages d'arbres. Après trois longues heures de marche, elles sortirent enfin du bois et se trouvèrent à une centaine de mètres du château. Voyant que Catania faisait la grimace, Paprifonne soupira et lui dit :

« Qu'y a-t-il cette fois, Catania ?

— Je ne peux pas me présenter devant le roi comme cela ! »

Paprifonne observa sa jolie robe de soie toute déchirée et ses cheveux mal coiffés et soupira encore une fois avant de lui dire :

« Je vais peut-être pouvoir arranger ça... »

Elle tendit sa baguette devant elle et : « Abra Cadabra ! » Pouf ! Catania était redevenue la belle princesse qu'elle était. Paprifonne avait fabriqué une superbe robe en velours bleu océan, de la même couleur que ses yeux, brodée au fil d'or et avait tressé ses magnifiques cheveux blonds.

« Parfait ! » s'exclama Paprifonne.

Elles repartirent donc vers le château tout en discutant de choses et d'autres. Arrivées au pont-levis, Paprifonne se cacha derrière Catania et celle-ci prit une grande inspiration avant de faire signe aux gardes de la laisser passer. Au lieu d'aller directement à ses appartements, Catania tourna en direction du moulin où elle vit Gustave en train de moudre du grain ; elle lui fit signe d'approcher et lui expliqua son plan tout en lui montrant la petite fée ; celui-ci fut très surpris, mais accepta.

Catania fit un signe de tête à Paprifonne qui se mit aussitôt au travail, « Abra Cadabra Princilus Marus ! » Pouf ! Gustave devint subitement un beau prince vêtu d'habits somptueusement riches. Catania conduisit son futur mari aux appartements privés du roi. Elle frappa à la porte et sans attendre la réponse, elle entra et dit au roi :

« Père, j'ai trouvé mon mari, le prince de Trovor !

— Mais... que... qui est-il ?

— Je vous l'ai dit, le prince de Trovor, répéta t-elle.

Puis, tout bas, elle dit :

— Voyons père, vous n'allez pas importuner un noble prince venant de si loin !

— Bon... et bien c'est d'accord ! Qu'on annonce pour demain le mariage de ma fille Catania avec le prince...euh ?

— Gustave ! répondit l'intéressé.

— Avec le prince Gustave de Trovor ! »

Toute la nuit, on dansa, on mangea, on festoya et chanta à la gloire des amoureux.

« Mais Paprifonne ? Où est Paprifonne ? » demanda Catania à son beau Gustave.

— Je l'ignore, répondit-il.

Certaines nuits de pleine lune, dans la forêt, des gens croient voir ou distinguer parfois, le bout des ailes de la petite fée.



Le jeune marchand devenu comte d'Alsace

Marc Lin

Il était une fois une fois, du côté de Strasbourg, un jeune marchand de journaux du nom d'Erwin. Il vivait seul avec sa mère dans une petite cabane en bois située sur un des nombreux ponts du Rhin ; cette cabane servait aussi comme point de vente des journaux. Sa mère souffrait d'une maladie rare, elle ne pouvait donc pas travailler et elle devait rester cloîtrée dans son lit des journées entières. Erwin travaillait tous les jours de huit heures à dix-huit heures. Tous ses clients le surnommaient « Erwin le bleu » car il avait des yeux bleus qui brillaient.

Un jour, il vit en première page du journal :

AVIS DE RECHERCHE

Ma fille, la comtesse Gertrude, a soudainement disparu dans la nuit. Je soupçonne la vieille sorcière des Vosges. Celui qui retrouve ma fille aura le privilège de pouvoir l'épouser.

Le comte d'Alsace

Erwin fut choqué et il resta bouche bée pendant un court instant. Il annonça la mauvaise nouvelle à sa mère qui eut la même réaction que lui. Puis elle dit à son fils : « Tu devrais aller sauver cette belle comtesse. Quant à moi, je te remplacerai et ne t'inquiète pas pour moi, je me sens un peu mieux qu'avant. » Sur ces paroles encourageantes, Erwin prépara ses affaires, embrassa sa mère et quitta la cabane. Tout d'abord, il se dirigea

vers un puits pour y remplir sa gourde. C'est à cet instant qu'il entendit une voix qui venait du fond du puits : « Je sais ce que tu veux, je peux t'aider mais tu dois jeter une pièce dans ce puits. » C'est ce qu'il fit. Puis la voix se remit à parler : « Bien, je te remercie. Voici mes indications : je t'ai donné un plan dans ton sac, c'est la route pour arriver à la forêt des Vosges. En chemin, tu verras deux tours. En haut de chaque tour, tu trouveras un objet ; ces objets te seront utiles pour ta quête. Bonne chance ! » Erwin reprit la route en s'aidant du plan. Il marcha, marcha, marcha... Quand il trouva un bon endroit pour dormir, il s'installa mais la pluie commençait à tomber sur lui. Il dut donc changer d'endroit. Il marcha sous la pluie battante et il trouva une grotte. Dans cette caverne, il put enfin trouver du calme et avoir un toit. Il mangea le peu de pain qu'il avait quand soudain une petite souris apparut de nulle part. Erwin prit son couteau et s'apprêtait à couper cette maudite souris en deux quand celle-ci cria de sa petite voix: « Ne me tue pas! Ne me tue pas! Je pourrai t'aider un jour.» Erwin ne la tua pas et elle courut se réfugier dans son trou. Il était fatigué de cette journée de marche alors il s'endormit profondément.

Le lendemain matin, il se réveilla de bonne heure et reprit la route en ne sachant pas que la petite souris le suivait. Il marcha, marcha, marcha et arriva à la première tour. Il gravit les escaliers et vit une énorme porte. Celle-ci le regarda et lui dit: « Je vais te poser une énigme et si tu réponds bien, la porte s'ouvrira. La voici: Un frère et une sœur qui ne se rencontrent jamais... » Erwin réfléchit cinq longues minutes avant de répondre: « Le jour et la nuit. » A ces mots, la porte s'ouvrit et il put entrer. Il trouva une flûte, s'en empara et redescendit les escaliers. Avant de se remettre à marcher, il essaya l'instrument et soudain la nuit apparut! Il souffla à nouveau: le jour revint. Cette flûte avait un pouvoir magique, celui de faire apparaître ou disparaître la nuit à n'importe quel moment du jour! Erwin se remit à marcher, marcher, marcher... Il s'arrêta devant une écurie pour y passer la nuit ; il vit qu'il n'y avait pas de chevaux alors il s'y installa.

Il s'endormit très rapidement sans avoir même mangé quelque chose.

Après une bonne nuit passée dans l'écurie, très tôt le matin, il s'éveilla et à sa grande surprise, il vit un cheval. Aussitôt, Erwin sortit son couteau et voulut le tuer pour en vendre sa peau et sa viande. Le cheval hurla : « Ne me tue pas ! Ne me tue pas ! Je pourrai t'aider un jour. » Erwin ne le tua pas. Il reprit la route, il marcha, marcha, marcha sans savoir que la souris et le cheval le suivaient et arriva enfin à la deuxième et dernière tour. Il monta les escaliers et vit une porte. Celle-ci le regarda et posa une question: « Je suis l'arme du dieu grec Poséidon. Qui suis-je ? » Erwin réfléchit et proposa le trident. La porte s'ouvrit et il découvrit une statue de Poséidon tendant vers le visiteur un trident doré. Erwin s'en saisit, mais la porte claqua à ce moment-là et il ne parvint plus à l'ouvrir! Il essaya en tapant dessus avec le trident ; la porte se congela et il n'eut plus qu'à donner un coup de pied contre la glace. La porte vola en cristaux laissant la voie libre. Il redescendit les escaliers et se mit à marcher, marcher, marcher... Il arriva à la forêt des Vosges et il vit une petite forme au loin, c'était un lutin. Ce lutin empêcha Erwin de continuer sa route et il réclama un bout de pain. Erwin fouilla dans son sac et trouva un dernier petit bout de pain, il le lui donna. Le lutin s'écarta et laissa la voie libre. Erwin continua sa route sans savoir que le lutin, le cheval et la petite souris le suivaient. Il s'arrêta dans une auberge qui se nommait « L'auberge Saint-Jacques » pour y passer la nuit. Il ne mangea que quelques miettes de pain et s'endormit. Le matin, il se réveilla un peu plus tard que d'habitude et paya la chambre avec le peu d'argent qu'il lui restait. Il se remit à marcher et il y avait toujours derrière lui le lutin, le cheval et la souris. Après une journée de marche, il aperçut au loin une énorme maison, il en conclut que c'était une auberge. Il s'approcha et vit l'inscription suivante sur la porte : « Sorcière de la forêt des Vosges.» Il sut alors qu'il était arrivé, il essaya d'ouvrir la porte mais celle-ci était fermée. Il sortit le trident, tapa sur la porte et celle-ci se congela ; il n'eut plus qu'à donner un grand coup de pied dedans. La sorcière vit Erwin et folle de rage, elle lui jeta un sort. Mais celui-ci plus rapide, souffla dans la flûte et le jour apparut. Les yeux de la sorcière furent aussitôt atteints par la lumière du jour qui l'aveugla. La sorcière n'avait pas l'habitude du jour parce qu'elle agissait la nuit et

dormait le jour. Erwin vit la belle princesse, attachée par des cordes sur une chaise, il la délivra. Il s'apprêtait à sortir quand les chats noirs de la sorcière l'empêchèrent de s'enfuir. C'est à ce moment que le lutin se dit qu'il était grand temps d'aider Erwin ; il prit chaque chat par le cou, les balança dans une cage qu'il ferma à clé puis il revint devant la porte pour faire une révérence à Erwin et à la comtesse. Ils sortirent de l'effroyable maison de la sorcière mais ils virent le fils du comte de Lorraine sur son cheval ; celui-ci pointa son épée vers Erwin et lui ordonna : « Donne-moi cette jolie comtesse ! » C'est alors que le cheval qu'Erwin avait découvert à l'écurie, surgit. Erwin et Gertrude grimpèrent dessus, et partirent pour une course folle. Le cheval lorrain n'était pas loin d'eux, il les rattrapait même... Alors la souris décida de se transformer en une immense forêt. Le cheval d'Erwin était presque arrivé à Strasbourg tandis que le cheval du comte lorrain était à peine à la moitié de l'immense forêt grâce à la métamorphose de la souris. Quand ils arrivèrent à la cour du comte, ils le virent en train de pleurer (il pensait sûrement à sa fille) mais quand il aperçut sa fille, il hurla de joie : « Ma fille est là ! Ma fille a été sauvée ! Ma fille est là ! » Il fit connaissance avec Erwin et ordonna à tous ses serviteurs d'organiser le plus beau mariage du monde pour le lendemain. Puis, Erwin courut chez lui pour annoncer la bonne nouvelle à sa mère mais quand il arriva, il vit écrit sur la cabane : « Fermé, pour cause de décès. » Il comprit tout de suite que sa mère était morte. Il pleura, pleura longtemps sur le chemin du retour.

Le lendemain, comme prévu, la fête commença, tout le monde était joyeux. Les paysans dansaient et chantaient au nom des mariés. Erwin et Gertrude se marièrent, Erwin devint comte d'Alsace et ils furent heureux jusqu'à l'éternité.

Les Pferdwiwele et les Pfermännle

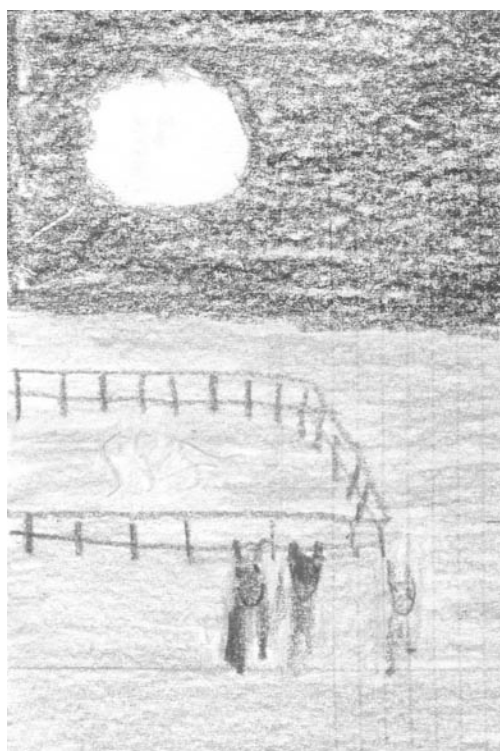
Edwige Cyffers

Pferdwiwele : chevaux filles

Pferdmännle : chevaux garçons

Il était une fois, dans le Haut Koenigsbourg, un seigneur sans cœur. Un jour, il fit prisonnier de pauvres paysans qui passaient sur son immense territoire. Parmi eux, on remarquait deux enfants d'une dizaine d'années qui se nommaient Hans et Gretel.

Attristés par leur captivité, dès que possible, ils sculptaient de petits chevaux dans le grès rose, abondant en Alsace.



Un jour, alors que le seigneur avait été particulièrement méchant, les enfants se réconfortèrent auprès de leurs sculptures et finirent par s'endormir. Soudain, les petits chevaux bougèrent. Hans se réveilla : pas de doute, ce n'était pas un rêve ! Un étalon noir, pas plus haut que cinq pouces mais dépassant largement les autres, lui demanda ce qu'il pouvait faire pour lui. Le petit garçon lui raconta ses malheurs en détail. L'animal lui promit la liberté.

Le soir suivant, les équidés avaient un plan. La nuit de la pleine lune, les Pferdwiwele et les Pferdmännle, ces petits chevaux magiques, ouvriraient la grille de la prison. Ensemble, ils se réfugieraient dans un endroit isolé du Mont Sainte Odile. La manière qu'utiliseraient les chevaux pour leur rendre la liberté était secrète.

Le jour donné, la lune était ronde, sans un nuage pour la cacher, les étoiles brillaient. La nature était silencieuse. Courageux, les Pferds se faufilèrent entre les barreaux de la prison et s'attelèrent tous à la manivelle qui soulevait la grille et après beaucoup d'efforts, elle s'ouvrit enfin donnant la liberté aux paysans.

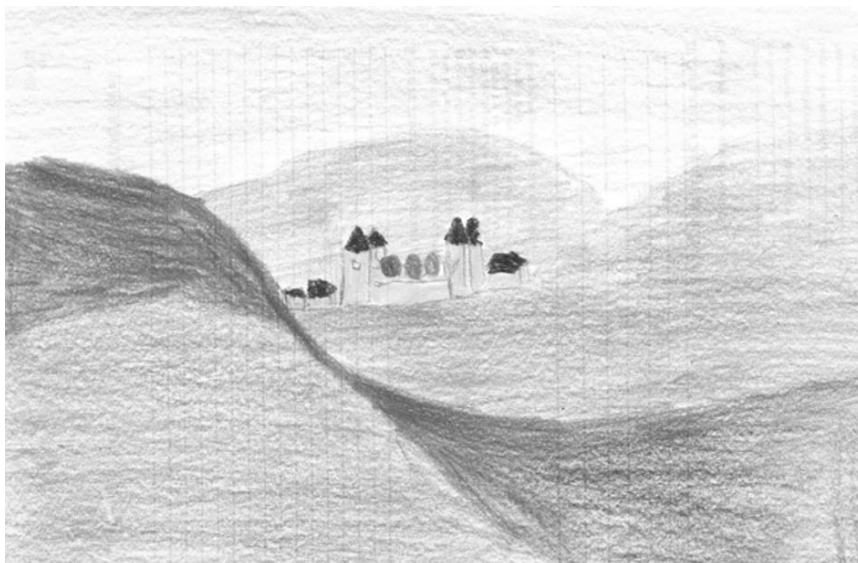
Ils marchèrent toute la nuit. Ils passèrent devant une source où des anges se baignaient. Les herbes s'écartaient sur leur passage en effectuant une profonde révérence. De petites lucioles éclairaient leurs routes et des cigognes volaient devant eux, indiquant la direction.

Au petit matin, les paysans remarquèrent que les Pferds avaient doublé de taille, environ dix pouces.

Le groupe de paysans créa un village. Au bout d'un an, il fut terminé. Les villageois vivaient heureux : ils n'avaient plus besoin d'aide. De leur côté les chevaux avaient grandi, les plus grands mesuraient soixante pouces.

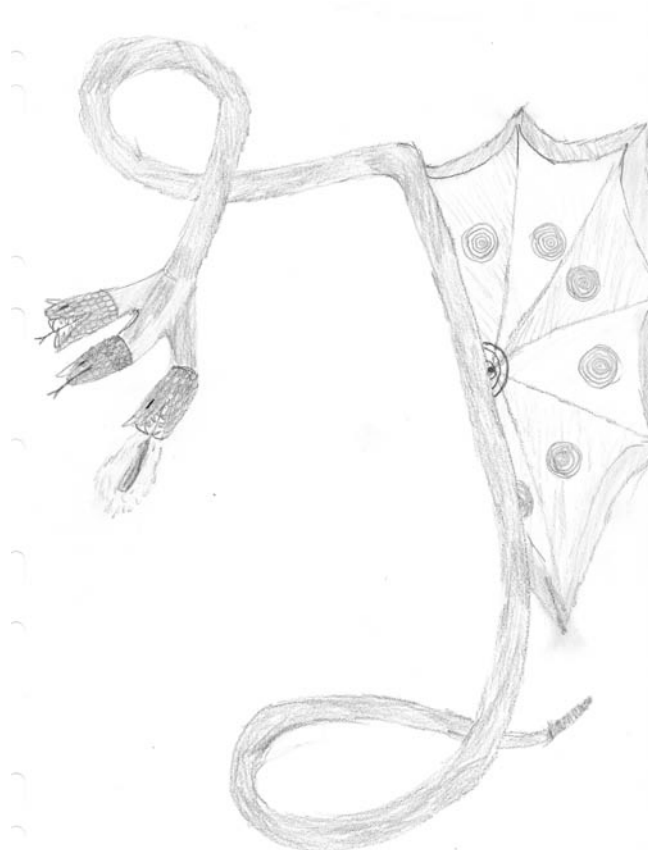
Un jour, les Pferdwiwele et les Pferdmännele dirent adieu à Hanz et Gretel et partirent dans la nuit...

Depuis, chaque année, lors de la première pleine lune de printemps, une horde de chevaux passe à proximité du village... A cette occasion une grande fête nocturne est organisée. Les habitants du village déposent de la nourriture dans un pré, et, au petit matin, ils retrouvent des crins d'or au même endroit.



Le dragon du Mont Sainte Odile

Carla Boglioli



Il était une fois, il y a très longtemps, dans un château en Alsace appelé « Le Haut Koesnigsbourg », une princesse d'une grande beauté. Elle avait pour nom Delphine. Elle était de belle taille, portait des cheveux blonds lui tombant jusqu'à la taille et de beaux yeux bleus azur. Elle était promise à l'homme qu'elle aimait, Guillaume de Barlesse, beau jeune homme brun. Le mariage devait avoir lieu quelques temps après quand une chose horrible arriva...

Un matin brumeux, Guillaume décida d'aller voir sa promise. Il monta dans le château jusqu'à la salle de réception. Etonné de son absence, il s'approcha de la table où se trouvait un mot. Il le lut à haute voix :

« Si vous tenez à revoir votre princesse, montez au sommet du Mont Sainte Odile où vit le dragon et tuez le. Ramenez sa langue au château et

déposez la le soir même, avant minuit, dans le plus haut cachot, de la plus haute tour, où se trouvera la princesse. »

Guillaume resta sans voix. Nul n'ignorait la présence du dragon qui vivait en haut du Mont Sainte Odile depuis vingt ans déjà et que l'on disait « immortel ». Des centaines d'armées avaient tenté de le terrasser mais en vain car on ne les avait jamais revues. Et Delphine ! Il fallait qu'il la sauve !!

« Il faut que je tue ce dragon, » se dit-il alors.

Sa décision prise, il descendit dans les écuries et prit son cheval nommé César. Il en sortit au galop chevauchant le bel étalon. Il galopa à en perdre le souffle et arriva enfin au pied du Mont Sainte Odile. Mon Dieu qu'il était haut !! Guillaume n'avait jamais prêté attention à la hauteur du Mont. Mais n'écoutant que son courage, il repartit vers son destin.

Dans la forêt, tout était silencieux. Trop silencieux. Seul le bruit des sabots du cheval frappant le sol venait troubler le silence de la forêt. Lorsqu'il arriva au sommet du Mont, il vit une grande clairière illuminée par les rayons du soleil qui perçaient l'épaisse brume. Mais ce qui étonna Guillaume, ce fut qu'il n'y avait aucune trace de dragon. Il s'avança au centre de la clairière. Le silence devenait pesant. Puis tout à coup, un énorme rugissement se fit entendre de la forêt. Il repartit, au pas cette fois pour être plus discret, vers l'endroit où le hurlement s'était fait entendre. Son cœur battait si fort qu'il avait l'impression que ses battements résonnaient dans toute la forêt.

Et là, il le vit...

Il était énorme ! Sa tête faisait au moins cinq fois celle de Guillaume ! Il avait trois paires d'yeux injectés de sang ! Son corps verdâtre était recouvert de pustules, Il n'avait pas quatre pattes mais au moins dix !!! Guillaume était terrifié... comment pourrait-il, lui, battre cet énorme monstre ? Au moment où il se posait cette question, il vit un aigle planer au-dessus de lui. Il ouvrit ses serres et laissa tomber une épée incrustée de diamants dans les mains de Guillaume.

Et là, Guillaume sentit l'épée vibrer dans ses mains !

Tout se passa alors très vite. Notre héros, possédé par l'épée, la lança et celle-ci transperça la poitrine du dragon qui poussa un hurlement de douleur.

Dans un ultime effort, il se jeta sur Guillaume, lui saisit les jambes et le projeta contre un arbre...

Guillaume, qu'une telle force avait assommé, perdit connaissance. Tandis qu'il reprenait ses esprits, il aperçut l'épée qui gisait à quelques mètres de lui, rampa avec difficulté, s'en saisit et sentit alors revenir toutes ses forces.

Bien que blessé, le monstre était encore vaillant...

Alors, rassemblant ses forces, Guillaume lança l'épée qui trancha la tête du dragon.

Un râle déchira le silence de la forêt et la bête tomba en un bruit sourd sur le sol.

Venu de nulle part, l'aigle surgit dans le ciel et l'épée s'envola vers lui.

L'oiseau la saisit dans ses serres et disparut...

Guillaume réalisa alors qu'il avait terrassé le dragon.

Comme le lui demandait le message, il coupa la langue de la bête qu'il fourra dans son sac. Il enfourcha César et repartit, vif comme l'éclair, vers le château.

Là, il courut jusqu'au plus haut cachot, où se trouvait sa bien-aimée...

« Guillaume ! Dieu soit loué, tu es vivant ! »

Les deux jeunes gens, ravis de se retrouver, se serrèrent très fort avec beaucoup d'émotion.

Guillaume déposa la langue du dragon à même le sol et repartit, main dans la main avec Delphine.

La vie était devant eux. Leur union fut sacrée par un mariage somptueux.

Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants...

L'oiseau noir et l'oiseau blanc

Louise de Saint Jacob

Il était une fois, il y a fort longtemps, dans la forêt alsacienne un bûcheron très pauvre. Il habitait près d'une rivière, à l'orée d'un bois avec sa femme et ses deux enfants. Ils ne mangeaient qu'une soupe le soir et un petit morceau de pain à midi. Sa maison n'était qu'une cabane abandonnée par un berger.

Un jour, alors qu'il y avait encore moins à manger que d'habitude, un grand oiseau aux plumes noires, qui ressemblait à un aigle, apparut derrière les arbres dans un bruissement d'ailes. Les deux enfants, leur mère et leur père se retournèrent d'un seul geste. Mais avant même qu'ils se retournent, l'oiseau avait déjà pris leur repas. Ils le regardèrent disparaître derrière les arbres, désespérés. La femme se lamentait, les enfants pleuraient et le bûcheron observait le scène avec tristesse.

Le lendemain, l'oiseau revint, mais ne trouvant pas à manger, il repartit avec Joséphine, la fille du bûcheron. Et le lendemain, comme il n'y avait toujours pas de pain, il repartit avec Michael, le fils du bûcheron. Quelques temps après, sa femme mourut de chagrin et il se résolut enfin à partir à la recherche de ses enfants. Cependant lorsqu'il se prépara à sortir de chez lui, l'oiseau revint. Le bûcheron se mit alors à crier, de peur qu'il ne l'emène à son tour :

« Non, ne m'emportez pas ! Non, ne m'emportez pas ! »

Mais l'oiseau se posa simplement près de lui et lui dit à l'oreille :

« Où vas-tu ? »

Le bûcheron répondit d'une toute petite voix bredouillante, à peine audible :

« Je... je vais... délivrer mes... mes enfants. »

— Alors, avant de partir, écoute-moi bien, dit l'oiseau sur un ton de défi. Pour parvenir à ma cachette, il faut obligatoirement passer par le sommet de la Colline Endormie. Ensuite traverser la Rivière Sans Passage. Passer sous le Pont Du Silence. Enfin, il faudra trouver un moyen de pénétrer dans le château du Haut Koenigsbourg, trouver les deux portes... Bonne chance ! »

Et il partit en riant.

Le bûcheron se mit en route en pensant :

« Après tout, ce n'est qu'une colline ! »

Et il commença à chanter.

Quelques heures plus tard, il était arrivé à la Colline Endormie. Cette colline était très haute et très raide. Arrivé au milieu, il était déjà extenué et avait extrêmement soif. Il but l'eau d'une rivière, mais lorsqu'il porta le liquide à ses lèvres, il s'endormit aussitôt. Il fut réveillé en sursaut le lendemain par un orage. Il continua son chemin, toujours aussi fatigué. Il arriva au sommet deux jours après, épuisé. Il but l'eau d'un ruisseau qui coulait à ses pieds. Et en très peu de temps, il se retrouva à son point de départ, dans sa cabane. Il se laissa gagner par le désespoir. Mais il repartit ! Cette fois, il ne but l'eau d'aucune rivière, d'aucun ruisseau et arriva sans encombre au sommet.

Dès qu'il vit la Rivière Sans Passage, il comprit pourquoi on l'appelait ainsi. Il n'y avait aucun pont, aucune pierre. Il était en train de réfléchir quand des cris lui firent lever la tête. Il vit alors un magnifique oiseau aux plumes blanches, mais dès qu'il le regarda dans les yeux, il se retrouva comme paralysé. Il sentit un bâton lui heurter la tête et il se métamorphosa en poisson. Il rampa jusqu'à l'eau de la rivière pour pouvoir respirer et la traversa. Lorsqu'il fut arrivé sur l'autre rive, l'oiseau lui lança un deuxième bâton qui lui rendit sa forme normale. Il remercia l'oiseau et reprit son chemin vers le Pont Du Silence.

Sans se méfier, il passa sous le pont en chantant. Il n'était pas encore au milieu que le pont s'écroula. Une voix murmura au bûcheron, tandis que les pierres qui étaient tombées, se remettaient en place :

« Quand on passe sous ce pont, chut, il ne faut pas parler, chut, pour ne pas réveiller le Roi, chut...

— Et qui est ce Roi ? demanda le bûcheron.

— Un Roi qui n'aime pas que l'on pose des questions, chut, chut... »

Le bûcheron était très étonné mais ne posa plus de questions et passa sous le pont sans bruit.

Au bout de quelques heures, il était dans la Montagne Noire et avait trouvé les deux portes. Il entendit une voix résonner :

« L'une te conduira à tes enfants. L'autre te conduira au Royaume des Ténèbres. »

Le bûcheron vit une souris passer par celle de droite. Intrigué, il la suivit. Il ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec le grand oiseau noir.

L'oiseau était étonné, jamais il n'aurait pensé qu'il arriverait jusque là. Mais il le conduisit à ses enfants et les laissa repartir.

Le bûcheron et ses deux enfants rentrèrent chez eux et vécurent heureux pendant longtemps.

Le périple du prince Jordan

Naomi Rieu-Helft

Il était une fois dans un pays qui n'existe pas, une année qui n'existe plus, un prince grand et blond appelé Jordan qui partit à l'aventure. Dans un village voisin il rencontra une princesse brune et capricieuse nommée Gertrude. Elle était si belle qu'il en tomba follement amoureux.

Il lui demanda sa main ; la princesse accepta mais à trois conditions : la première était qu'il lui apporte des larmes du coq des neiges, la seconde qu'il lui fasse un manteau de fourrure de yéti et la troisième qu'il lui offre un carrosse en or avec deux chevaux blancs.

Jordan accepta et partit escalader la plus haute montagne du royaume. Il commença à chercher le coq des neiges mais il ne le trouva pas. Alors qu'il cherchait un abri où dormir, il vit une chose blanche qui ronflait en faisant « RR Co Co RR Co Co » c'était le coq ! Il commença à le chatouiller. Quand il se réveilla le coq riait tellement qu'il en pleurait... Jordan remplit sa fiole en cristal des larmes du coq qui étaient d'une couleur bleue comme le ciel.

Soudain il entendit un hurlement qui le fit sursauter, c'était le cri du yéti. Il ressemblait à un orang-outang avec de la fourrure plus claire. Jordan prit des pierres et commença à les jeter sur lui. Il réussit à assommer le yéti. Alors il le rasa. Quand il eut fini il redescendit la montagne et il retourna à son château chargé de ses précieux objets.

De retour au château, il demanda à son fourreur de faire un manteau avec les poils du yéti. Il appela ses orfèvres et leur demanda de faire un carrosse en or pendant qu'il allait chercher les deux chevaux blancs aux écuries. Quand tout ce qu'il avait demandé fut fini, il attela les deux chevaux au carrosse et partit rejoindre sa princesse.

Lorsqu'il arriva chargé du manteau et des larmes bleues, Gertrude fut si heureuse qu'elle l'embrassa et lui demanda de se marier sur le champ.

La cérémonie fut mémorable même le yéti et le coq des neiges étaient venus.

Les mariés partirent en voyage de noces. Pendant leur voyage, les deux mariés rencontrèrent une sorcière. Elle était la seule personne à ne pas avoir été invitée au mariage. Quand elle les vit elle jeta un sort aux chevaux et ils devinrent tout noirs, des ailes leur poussèrent et ils s'envolèrent avec les jeunes mariés... que personne ne revit jamais.



La pauvre famille Kaiserhorn

Anna Bruckner

Il était une fois, en Allemagne au fond d'un petit bois près du Rhin, une petite maison où habitait la famille Kaiserhorn. L'homme s'appelait Günter et la femme Maria. Ils étaient pauvres et sans travail et leur maison était un vrai taudis. Ils voulaient terriblement un enfant mais ils n'arrivaient pas à en avoir un. Un jour, Maria se rendit compte qu'elle grossissait à vue d'œil et quelques mois plus tard, elle accoucha d'une magnifique petite fille qu'ils nommèrent Heidi, en mémoire de la mère de Günter. Heidi était jolie, gentille, attentionnée et généreuse. Elle aimait tellement les animaux que pour son anniversaire de six ans, elle eut une petite chatte qu'elle nomma Berlingote. Cette chatte eut deux chatons à l'âge de cinq ans mais un des chatons ne survécut pas. Heidi appela le deuxième : « Bretzel », car elle adorait ça.

Quand Heidi eut quinze ans, Berlingote mourut de faim. Heidi désespérée par la mort imprévue de sa chatte, décida de partir en quête d'argent pour ne plus avoir de problème de nourriture et pour que personne ne meure de faim ou de soif. Elle ne dit rien à ses parents et une semaine après la mort de Berlingote, elle partit en pleine nuit avec Bretzel, quelques habits, de l'eau, du pain et le reste d'une saucisse pour Bretzel. Elle laissa une note à ses parents :

Je pars en quête d'argent pour nous. Je ne veux pas que nous mourions de faim comme Berlingote. Je suis partie avec Bretzel et le nécessaire pour survivre pendant quelques jours. Je reviendrai dans moins d'un mois ou deux avec beaucoup d'argent. Je vous aime.

Heidi

Le lendemain, quand ses parents lurent cette lettre, ils fondirent en larmes et prièrent le Bon Dieu de leur rendre leur fille avec son chat, avec ou sans argent, mais en bonne santé. Pendant ce temps-là, Heidi avait traversé le Rhin et se trouvait à Colmar, en Alsace avec son chat qui sortait la tête du sac pour voir le paysage. Elle passa devant le musée d'Unterlinden. Elle savait qu'il y avait dedans un retable très beau sur le Christ mais n'avait pas les moyens de se payer une place pour le voir. Elle passa la nuit dans une auberge de la ville. Au petit matin, elle entendit des gens parler de la riche et célèbre famille Hohenrauten et apprit que ses descendants ne savaient pas quoi faire de leur argent. Ils avaient décidé que dans trois papiers d'emballage de sucre de toute marque sur toute la Terre, il y aurait une couronne. Cette couronne marquerait la date et l'heure où les propriétaires des papiers d'emballage de sucre visiteraient la sublimissime maison de cette famille. On lui avait servi gratuitement du thé et en ouvrant son sucre, à sa grande surprise, elle vit une petite couronne marquant :

29 JUIN / 13H00 / NANCY-LORRAINE-FRANCE-EUROPE

Elle était ahurie mais contente. Elle but rapidement son thé, mit son papier d'emballage de sucre dans sa poche, prit son sac et partit à toute allure car elle avait un long chemin à faire. Elle passa par Strasbourg et vit la cathédrale. Elle entra et trouva cela magnifique. Elle arriva devant l'horloge et la vit marcher car il était midi. En sortant, elle commença à s'inquiéter et demanda à tout le monde la date. Elle en déduit qu'elle n'avait pas énormément de temps parce qu'elle avait rendez vous avec les Hohenrauten dans huit jours. Elle prit ses jambes à son cou mais au bout de six heures de marche, elle s'assoupit. Au réveil, Elle chercha Bretzel mais ne le trouva pas. Elle prit ses affaires et l'appela. Elle entendit tout à coup son chat qui lui répondait. Elle alla dans la direction du miaulement et le vit au bord d'un trou dans un champ. Elle le mit dans son sac et regarda dans le grand trou. Elle vit une fée évanouie. Elle cria pour la réveiller. La fée ouvrit à peine les yeux et murmura : « A l'aide ! », puis se

rendormit. Heidi posa son sac et ordonna à Bretzel de ne pas bouger. Enfin, elle descendit dans le trou avec une corde qu'elle avait attachée à un rocher. Elle l'avait trouvée dans sa chambre à l'auberge. C'était ce qui tenait les rideaux. Quand elle arriva devant la fée, elle constata qu'elle était toute pâle. Elle la prit dans ses bras (elle ne faisait pas plus de cinquante centimètres) et la remonta avec elle. Arrivée en haut, Heidi examina la fée de beaucoup plus près et lui fit boire quelques centilitres d'eau et manger quelques miettes de pain. La fée se réveilla soudain et vit Heidi. Elle eut très peur et hurla. Elle voulut s'échapper mais n'avait pas assez de forces pour cela. Elle demanda ensuite à Heidi : « Qui êtes-vous et que fais-je ici ? » Heidi lui expliqua tout et la fée n'eut plus peur. Elle remercia Heidi et Bretzel, leur expliqua qu'elle n'avait aucune idée de ce qui s'était passé. Bretzel voulut la manger mais Heidi lui défendit de le faire. Quand Heidi repartit, la fée lui demanda si elle pouvait rester avec eux. Heidi accepta et mit la fée dans sa poche. Elle sortait parfois la tête et elle remarqua le papier d'emballage de sucre. Heidi lui expliqua où elle allait et pourquoi. La fée, après avoir écouté son histoire, lui dit : « Je pourrais peut-être t'aider à envoyer une lettre à tes parents car ils s'inquiètent sûrement. » Heidi trouva que c'était une très bonne idée et après leur journée de marche, ils écrivirent une lettre aux parents d'Heidi, après avoir mangé chez une personne qui leur avait proposé de leur offrir ce repas. Ils avaient accepté avec grand plaisir cette invitation. Cette personne était une vieille femme célibataire, toujours prête à aider les autres. Elle s'appelait Mme Corcos. Après avoir écrit leur lettre, ils s'endormirent jusqu'au lendemain matin. Heidi fut levée la première et réveilla les autres. Après avoir remercié Mme Corcos, ils partirent. Il ne leur restait que cinq jours. Au bout de deux jours, ils étaient passés par quelques villes et avaient trouvé quelques auberges pour passer la nuit. Ils arrivèrent le 26 au soir devant une grande forêt noire. Il y avait une petite maison où habitait un vieux monsieur esseulé ne refusant jamais de la compagnie. Il s'appelait Monsieur Valse, ils mangèrent à leur faim et dormirent comme des bébés. Ils se réveillèrent à une heure raisonnable, remercièrent amplement Monsieur Valse et commencèrent leur marche

en forêt. Monsieur Valse leur avait dit qu'ils n'étaient plus qu'à deux jours de marche de Nancy. Le 28 au matin, ils s'assirent pour se reposer car ils avaient marché toute la nuit. Le soir d'avant, ils avaient envoyé la fée porter la lettre aux parents de Heidi ; ils devaient la revoir au matin du 29 au plus tard. Heidi ferma les yeux pour se reposer. Tout à coup elle entendit le miaulement de Bretzel, ouvrit les yeux et vit une sorcière hideuse. Elle avait la peau verte pleine de boutons, un nez et des ongles crochus, des cheveux avec des toiles d'araignée ; Heidi hurla mais la sorcière rigola et dit d'une voix cruelle : « Crie autant que tu voudras, personne ne t'entendra ! » Et sur ces mots, la sorcière l'emporta. Heidi voulut prendre Bretzel mais la sorcière l'en empêcha. Elle l'emmena au fond de la forêt, dans sa grotte, l'attacha à un rocher devant elle. Heidi lui expliqua sa situation mais cela fit encore plus rire la sorcière. Le 28 au soir, la sorcière sortit pour trouver d'autres personnes à capturer. Pendant ce temps, la fée revenait de la maison de la famille de Kaiserhorn, par ailleurs très rassurée. Sur son chemin, elle reconnut le miaulement de Bretzel et le vit, tout seul abandonné. Elle comprit au miaulement de ce dernier qu'Heidi avait été capturée par l'unique sorcière de ce bois. En se dirigeant vers sa grotte, elle la vit sortir. Quand la sorcière fut hors de vue, elle se précipita pour délivrer Heidi. Elle lui expliqua tout et elles allèrent chercher Bretzel. Ils marchèrent pendant deux heures mais Heidi ne put faire plus et s'assit par terre. Elle soupira : « Nous n'allons jamais y arriver car nous sommes au milieu de cette vaste forêt et nous avons rendez vous avec les Hohenrauten demain. » Puis elle s'endormit. Elle se réveilla dans un lit à l'intérieur d'une petite auberge. Un monsieur lui expliqua qu'il l'avait vue dans les bois et qu'il l'avait amenée ici, à Nancy, avec son chat, ses affaires et sa fée. Elle se leva, mangea, prit son sac contenant Bretzel et appela la fée ; ils remercièrent le monsieur qui s'appelait Monsieur Bretoul et partirent chez les Hohenrauten. Les deux autres propriétaires des papiers d'emballage de sucre étaient égoïstes et n'appréciaient rien. Ce fut donc Heidi qui eut la fortune des Hohenrauten. Elle donna un peu d'argent à Madame Corcos, à monsieur Valse et à monsieur Bretoul. Ils allèrent tous ensuite chez les parents d'Heidi. Quand elle eut tout

expliqué, ses parents l'embrassèrent et les Hohenrauten leur firent construire une maison à Nancy. Gunter et Maria trouvèrent du travail et cette famille devint très connue. La fée resta avec eux toute sa vie. Heidi et Roméo, le fils des Hohenrauten, tombèrent amoureux et se marièrent quand ils eurent vingt ans. Ils eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux jusqu'à la fin de leurs jours. Mais Heidi n'oublia jamais Berlingote.



Fin

